Ar vag beuzet – Gwerz relatant le naufrage d'un bateau goémonier à Pleumeur-Bodou au XVIII^e siècle

*Ar vag beuzet. A Gwerz relating the sinking of a wrack-ship in Pleumeur-
Bodou in the eighteenth century*

Daniel Giraudon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4069>

DOI : 10.4000/abpo.4069

ISBN : 978-2-7535-7720-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2018

Pagination : 49-68

ISBN : 978-2-7535-7718-3

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Daniel Giraudon, « *Ar vag beuzet* – Gwerz relatant le naufrage d'un bateau goémonier à Pleumeur-Bodou au XVIII^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 125-4 | 2018, mis en ligne le 18 décembre 2020, consulté le 02 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4069> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4069>

Ar vag beuzet – Gwerz relatant le naufrage d'un bateau goémonier à Pleumeur-Bodou au XVIII^e siècle¹

Daniel GIRAUDON

professeur émérite de breton, université de Bretagne occidentale,
Centre de recherche bretonne et celtique, Brest

On a pu s'étonner de l'abondance et de la richesse des collectes de chants populaires en langue bretonne initiées au XIX^e siècle et perpétuées jusqu'à aujourd'hui. Elles ne fournissent pourtant qu'un échantillon très limité de l'art original qu'elles visent à faire connaître quand on sait la place tenue par la chanson en Basse-Bretagne. En effet, le corpus dont nous disposons est le résultat d'une sélection, quelquefois intentionnelle, et plus souvent involontaire, effectuée à divers niveaux.

C'est d'abord la chaîne des transmetteurs qui se trouve avoir finalement retenu telle chanson plutôt que telle autre, avec pour possibilité pour chacun d'eux de communiquer ou de garder certaines pièces de son répertoire. Ce sont ensuite les collecteurs – en fait peu nombreux – qui ont publié selon leurs préoccupations du moment et choisi en conséquence dans ce qu'ils avaient recueilli ou même dans ce que d'autres avaient noté pour eux. Ce sont encore certaines collections qui se sont évaporées en partie au décès de leur propriétaire, comme par exemple celles de Penguern², de

1. Merci à Denis Bras, Louis Chauris, Gilles Chevalier, Michel Desbrière, Jacqueline Garlan, Yves Jézéquel, Yannick Lageat, Jean-Jacques Lartigue, Iwan et Hervé Le Berre, Aimée Le Bouffant, François Le Dauphin, Jean Le Dû, André Le Person, Guy Prigent, Françoise Racine, Jacques Roignant. Mairie de Pleumeur-Bodou, CRBC, Bibliothèque municipale de Rennes et tout particulièrement, Annick Le Douget, Jean-Yves Marjou et Yann Riou.

2. « Chaque volume a sa table des matières, dressée par M. de Penguern lui-même, et il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir qu'un nombre considérable des morceaux qui y sont indiqués ont disparu, dans les pérégrinations de la collection depuis la mort de M. de Penguern jusqu'au dépôt qui en a été opéré à la Bibliothèque nationale en décembre 1878. Ces soustractions portent principalement sur les pièces où le clergé breton des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles est représenté sous un jour défavorable, au point de vue des mœurs », GAIDOZ, Henri, SEBILLOT, Paul, « Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne », *Revue celtique*, tome V, p. 277-338.

Bourgault-Ducoudray³, de Le Huérou, de Kergariou, ou d'autres encore... Jusqu'au jour où elles ressurgissent comme cette trentaine de cahiers découverts tout récemment dans une soupente lannionnaise⁴. L'intérêt de cette trouvaille est d'autant plus grand qu'ils contiennent non seulement une centaine de *gwerzioù* et de *sonioù* recueillies en cette partie du Trégor à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, mais qu'ils sont aussi accompagnés des portées musicales, ce qui est plutôt rare.

C'est ainsi qu'en 2005, à l'occasion d'une recherche⁵ à la bibliothèque municipale de Rennes dans un des carnets du fonds Luzel, mon attention fut attirée par une chanson inédite relatant le naufrage d'un navire goémonnier, *Ar vag beuzet*, [Le bateau englouti par les flots]⁶. En effet, les sujets maritimes ont malheureusement trop peu souvent été recherchés par les grands collecteurs plutôt tournés vers les sociétés rurales.

Le manuscrit en question indiquait que la collecte eut lieu le 21 septembre 1885 à Rosmaphamon, c'est-à-dire à Louannec, dans la propriété estivale d'Ernest Renan⁷. C'est ce que confirme Luzel dans une lettre à Gaidoz :

« J'ai passé trois jours chez M. Renan à Rozmaphamon, près de Perros-Guirec, et on y a fait, pendant mon séjour, des réunions de chanteurs et de conteurs du pays, où j'ai pu recueillir quelques morceaux, peu de chose pourtant, car je ne trouve guère que des répétitions de ce que j'ai trouvé ailleurs. »

« Il semble que ce jour-là, Luzel ne se soit attaché qu'à noter le répertoire d'une vieille femme, Marguerite Scrignac⁸, qui lui donna plusieurs chansons mais un seul conte⁹. »

3. Bourgault-Ducoudray déclarait en 1885 dans ses *Mémoires populaires de Basse-Bretagne* : « ...et à la fin de la séance [à Péderne] qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, j'avais amassé une superbe récolte ». Quand on pense qu'il n'a donné que quelques échantillons dans son livre, on se demande où est passé le reste de cette « superbe » collection. LASBLEIZ, Bernard, « Du nouveau sur les collectes de Bourgault-Ducoudray, les transcriptions de Jean Mahé », *Musique bretonne*, n° 252, Rennes, 2017, p. 28-33.

4. GIRAUDON, Daniel, LASBLEIZ, Bernard, *Une collecte de chants populaires dans le pays de Lannion*, Lannion, Dastum, 2015.

5. GIRAUDON, Daniel, « Penanger et de la Lande, *gwerz* tragique au XVII^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 112, n° 4, 2005, p. 7-42.

6. Bibliothèque de Rennes Métropole, Fonds Luzel, ms 1031, *Ar vag beuzet*, p. 102.

7. C'est à partir du mois de juillet de cette année-là qu'il y passa ses vacances, et ce jusqu'à la fin de sa vie, donc de 1885 à 1892.

8. À l'état civil, Marguerite Le Scrignec [Scrignac], née à Kermaria-Sulard et décédée à Louannec le 24 avril 1894 à l'âge de 68 ans, ménagère, fille de défunt Yves et de Marie-Perrine Ollivier, veuve de Jean Nédelec.

9. MORVAN, Françoise, *François-Marie Luzel*, Rennes, PUR, 1999, p. 250. Bibliothèque de Rennes Métropole, Fonds Luzel ms 1031, *Ar vag beuzet*, op. cit., p. 102. En dehors de cette pièce inédite attribuée à Marguerite Scrignac, Luzel publia *Zon ar iar*, [La chanson de la poule], une chanson de la même chanteuse dans le tome 1 de ses *Sonioù*, p. 34-37, également recueillie chez Renan mais datée de 1886. Ce qui laisserait supposer que Luzel était retourné à Rosmabhamon et aurait rencontré la même personne.

En organisant de telles rencontres, Renan voulait sans doute faire plaisir à Luzel, mais aussi à son gendre, comme il le lui écrivit : « Psichari apprend le breton, et se nourrit de vos *gwerziou*. » Mais en même temps, il montre son propre attachement à la culture populaire et, bretonnant lui-même¹⁰, il éprouve une certaine fierté à établir ce rapprochement avec les gens du peuple comme il le dit encore : « Je passe l'été près de Perros, au milieu d'un hameau de très pauvres gens ; notre petite aisance doit leur paraître la richesse, mais comme dit Dante, "cela ne leur abaisse pas le cil". Dès que je leur ai parlé breton, ils me tiennent absolument pour un des leurs¹¹. »

On sait par ailleurs que Renan intervint à diverses reprises pour se faire le porte-parole de Luzel et de Le Braz auprès du ministère de l'Éducation afin de leur obtenir des bourses pour des missions de collecte de littérature orale en langue bretonne.

Occupé par d'autres recherches, j'avais, moi aussi, laissé sommeiller ce dossier sans jamais renoncer à l'étudier un jour. Et donc, douze ans après, il refait surface et, comme j'ai pu le faire avec d'autres *gwerziou*, par exemple, *Penanger et de la Lande*¹², ou encore, *Gwerz ar c'hont a Goat-louri hag an otro Porz-Lann*¹³, j'ai pensé qu'il était intéressant de chercher à situer cet événement dans le temps et dans l'espace, d'en retracer le déroulement en croisant les éléments contenus dans la *gwerz* avec des pièces d'archives écrites pour en vérifier l'authenticité¹⁴. Certains effets et mécanismes de la tradition orale en matière de chants populaires seront également évoqués dans le cadre de ce travail, ainsi que sera rappelé en partie le rôle du chanteur-chansonnier dans la société de son époque.

10. Voir PERU, Fañch, « Ernest Renan et les langues celtiques », *Les cahiers de l'Iroise*, n° 154, Brest, 1955, p. 24-29 ; PRIEL, Jarl, *Ma zammig buez*, Brest, Al Liamm, 1954, p. 17.

11. BOTOUROPOULOU, Iphigénie, *Rosmapamon, Maison de Ernest Renan, Du Passé au présent*, Athènes, Korontzis, 2012, p. 104.

12. La datation de cette *gwerz* a été établie par Michel Nassiet (*La France du second XVII^e siècle*, Belin, Paris, 1997, p. 110).

13. GIRAUDON, Daniel, « Penanger et de la Lande, *Gwerz* tragique au XVII^e siècle », *op. cit.* ; « Drame sanglant au pardon de Saint-Gildas à Tonquédec en 1707, *Gwerz ar c'hont a Goat-louri hag an otro Porz-lann* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 114, n° 1, mars 2007, p. 57-88.

14. Sur ce problème d'authenticité des *gwerziou*, voir : LAURENT, Donatien, Aux sources du Barzaz-Breiz. La mémoire d'un peuple. s. l. : ArMen ; Douarnenez : Le Chasse-Marée, 1989 ; « La *gwerz* de Louis Le Ravallec », *Arts et traditions populaires*, 15^e année, n° 1 [janvier-mars 1967], p. 19-79 ; NASSIET, Michel, « La littérature bretonne et l'histoire », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 106, n° 3, p. 35-64 ; GUILLOREL, Eva, *La complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne [XVI^e-XVIII^e siècles]*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Dastum/Centre de recherche bretonne et celtique, 2010.

La gwerz bretonne, une composition originale

Extrait du manuscrit de Luzel : Ar vag beuzet (Source : Médiathèque municipale de Rennes. Fonds Luzel, ms 1031)

02/ *Ar Vag-beret.*
 Ma's jlich gawerth selawid,
 ius Werr a zo never lawer (his)
 Na dent Vag never er e gret,
 A hervegan a herveganio,
 Mari-Frannese he hanc.
 Iunn a hoie zo mestr enchi,
 he Nab heran, he Nerech Mari
 Hay a gawet kear Wran Langue.
 Bam a hoie a lavare
 D'Wran Langue eun deiz a ou!
 - Long, d'at mat, da glask biçine.
 - Kreuze a mat, mat a mare,
 gwall a dings, Wran Thom a get.
 Wran Langue a lavare
 D'he Nerech Mari, eun deiz a ou!
 - Long, d'at mat, d'at biçine -
 - Kreuze a mat, mat a mare,
 gwall a dings, ma za, Thom a get.

52- M'abom' had aye da discowry
Dend' had' am ad' da embargin' (b);
Digan gamewich baid' aye da
M'any ad' goic' and' geontin'
Hech' and' am ad' aye and' oshin'.
-Diongoch, Ma Mann, a Kirniadan,
Briwiken kan ma n'ho Kvelan,
Ken n'o a baradog ya wadedo,
Gand' grae' Dore, ni em walo.
Pet bag all hah' 'zo embargin',
Bag a' goag'and' ad' bedernd'.
Wag a' barall' baine' gind' amind'
Ho' hiew' a' maies' ho' dem' tolet' (b);
Da diowha' bijnin' ind' dommensind';
Da diowha' bijnin' a' bairina,
Da chertog' ho' bag' da' flossen.
Bremag' ho' dem' ha' bag' caragind',
Pet a' damm' bara' ha' dem' do' bres',
Wid' cadom' may' tra' couchach
Da' yond' da' get' gant' a' jussach.

Rappelons tout d'abord ce qui fait l'originalité de la *gwerz* bretonne : c'est un poème chanté rimé ou assonancé, qui raconte une histoire, vraie ou supposée telle, souvent tragique, destiné à en garder le souvenir. Transmises de génération en génération, généralement de bouche à oreille, certaines *gwerzioù* ont ainsi été souvent portées par une longue tradition orale, parfois sur plusieurs siècles. Avant l'arrivée de l'imprimerie, elles ont constitué et perpétué la petite histoire des faits divers dans les villages.

La forme des *gwerzioù* est caractéristique et, comme nous allons le voir, ce récit de naufrage se place bien dans cette catégorie. La versification en octosyllabes est fréquente avec ces chants anciens en langue bretonne. On peut s'étonner de certaines irrégularités dans la longueur des vers qui varie parfois, mais, comme nous avons pu le constater, cela ne gêne en rien le chanteur traditionnel. Nous pouvons regretter ici l'absence de musique et nous n'avons pas eu la chance de retrouver cette *gwerz* lors de nos enquêtes.

Comme c'est souvent le cas, nous avons, d'entrée, un couplet d'appel, une supplique à venir écouter la chanson, ce qui laisse penser qu'à son

origine, l'auteur était chanteur chansonnier et se produisait devant un public. De plus, autre élément typique, l'auteur souligne la nouveauté de sa composition en répétant la formule habituelle à ce sujet, *nevez savet*. La *gwerz*, en effet, est généralement composée à chaud, au plus près de l'événement qu'elle relate, au moment où elle est le plus susceptible de frapper les esprits. Comme toujours encore, le sujet est annoncé dès les premiers vers :

« Mar plij ganeoc'h selaouet
Eur werz a zo nevez savet
Eur werz a zo nevez savet
Na d'eur vag nevez ez ê grêt... »
[Je vous prie d'écouter
Une *gwerz* nouvellement composée
Une *gwerz* nouvellement composée
Au sujet d'un nouveau navire.]

Le titre donné par Luzel, *Ar vag beuzet*, [le bateau englouti par les flots], laisse supposer qu'il a pu lui être donné par sa chanteuse. On est donc immédiatement plongé dans le contexte d'un naufrage.

Ce qui est encore frappant dans la *gwerz*, c'est que, comme ici, l'action progresse à coups de dialogues. C'est ce que les transmetteurs au cours du temps semblent retenir en priorité. Le nom de chaque personnage prenant la parole est annoncé par des formules stéréotypées très brèves :

« Jan ar Goic a lavare
D'Ervoan Tanguy, un deiz a oe »
[Jean Le Goïc disait
À Yves Tanguy, un jour]
« Ervoan Tanguy a lavare
D'he verc'h Mari, eun deiz a oë »
[Yves Tanguy disait
À sa fille un jour]

L'intensité dramatique est renforcée ici encore par l'utilisation de nombreux clichés :

« Diouzoc'h, ma mamm e kimiadan
Birviken ken me n'ho kwelan »
[Je vous quitte ma mère en vous disant adieu
Je ne vous reverrai plus jamais]
« N'oa ket he c'hir peurlavaret »
[Elle n'avait pas dit son mot]
« Kri ar galon neb na oelje »
[Dur eut été le cœur de celui qui n'aurait pleuré]
« Mari Garaden p'a deus clevet
Ez ê ar malheur erruet
A zo couezet war leur ann ti
Ha den na oa d'hi c'honzole. »

[Mari Garaden quand elle a entendu
Que le drame s'était produit
Est tombée sur le sol de la maison
Et personne n'était là pour la consoler]

« *Tavit ma mamm em gonzolet*
Me glasko bara ma vez ret »
[Cessez [de pleurer] ma mère consolez-vous
J'irai mendier notre pain s'il le faut.]

Les lieux

La *gwerz* a aussi ceci de précieux pour le chercheur, de toujours donner les noms des lieux et des personnages impliqués dans l'histoire qu'elle relate, même si, comme nous le verrons, il leur arrive d'être déformés. Les noms de quatre lieux-dits en breton figurent dans la *gwerz* : *Kervegan*, *Kervezeziou*, *Samson* et *ar C'hastell* [le château].

Que faut-il entendre ici par le château ? Nous sommes sur la côte, et c'est un nom assez répandu pour désigner un grand rocher ou une pointe avancée dans la mer. J'en connaissais un à Plougrescant près de *Pors-hir*. Il y avait sur cette même commune un *Kernevez bihan*, ce qui laissait supposer un *Kernevez bras* et donc *Kervezeziou*, assez proche de *Kervezeziou* comme l'a écrit Luzel, mais je ne trouvais pas les deux autres hameaux.

Par ailleurs, je connaissais un autre point de la côte nommé également le château, à Pleumeur-Bodou, à l'Île-Grande. En fait, il était nommé *ar C'hastell* [le château] simplement par les uns, et *Kastell ar Vran*, [le château du corbeau] par les autres. Mieux encore, il y avait sur cette commune trois villages proches les uns des autres : *Kervegan*, *Kerviziou* et *Saint-Samson*¹⁵ ! En dehors de la chapelle qui porte ce dernier nom, le secteur est connu par les bretonnants sous le simple nom de *Samson*.

Le corps de garde et la batterie

D'autre part, la mention dans la *gwerz* d'une batterie neuve, *ar batteri nevez*, dominant la pointe du Château me laissait supposer qu'il existait un corps de garde à proximité. C'était un autre élément qui avait dans un premier temps dirigé, à tort, mes recherches sur Plougrescant. En effet, on peut lire ceci dans l'ouvrage de Habasque¹⁶ :

« L'entrée de la rivière [de Tréguier] est défendue par la batterie de *Crec'h-ar-Cam* [le tertre du boiteux], elle a une pièce de trente-six, un épaulement en terre et un corps de garde. Cette batterie est sur la rive gauche, et ses feux se croisent avec ceux de la batterie de *Crec'h* en Brun, placée sur

15. *Nomenclature des hameaux, écarts et lieux-dits des Côtes-du-Nord*, Institut national de la statistique et des études économiques, slnd.

16. HABASQUE, François Marie Guillaume, *Notions historiques, géographiques et agronomiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*, tome 1, Saint-Brieuc, Imprimerie Guyon, 1832, p. 71.

la rive opposée [...], mais si l'on jugeait à propos d'y établir une nouvelle batterie, il la faudrait placer de l'avis des hommes de l'art, à la pointe dite Rastel [râteau]¹⁷, où il en a déjà existé une, en l'an VI. »

Le corps de garde de l'Île-Grande

(Source : carte postale, collection Jacqueline Garlan)

Mais je notais également l'existence au XVIII^e siècle d'un corps de garde à Pleumeur-Bodou, sur un point culminant de l'Île-Grande qui allait me diriger inévitablement vers cette commune comme lieu du naufrage¹⁸. En outre, la *gwerz* donnait cette précision que le témoin de la scène du drame se trouvait justement sur cette hauteur et, disait-il, à côté de *ar batteri nevez* [la batterie neuve]. Je pensais alors que si je trouvais la date d'installation de ce corps de garde et de sa batterie, cela me donnerait une idée de l'époque à laquelle s'était déroulé le drame. J'apprenais d'abord ce qui suit.

En 1716, Siméon Garangeau, architecte ingénieur du roi, établi à Saint-Malo, diligente une inspection des corps de garde de Pontorson à Saint-Pol-de-Léon¹⁹. D'après son rapport, il n'existe à cette date que le corps de garde de Kéryvon en la paroisse de Pleumeur-Bodou :

17. L'auteur connaissant sans doute mal le breton traduit ce nom, *ar rastell*, par le râteau. C'est en fait : *ar c'hastell* : le Château.

18. [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530149812?rk=21459;2>] [carte des géographes du roy, 1771].

19. CHEVALIER, Gilles, L'HEREEC, Jean-Yves, « Kerviziou-Kervegan-Keralies », *Pleumeur en mémoires*, n° 4, 2016, p. 198. [SHD, Département « Terre » A4 section 213]

« C'est un ancien corps de garde voûté et couvert en plate-forme de pierre de taille, les murs d'ycelui au dessus de la terrasse ou plate-forme pour lui servir de garde-fou, n'étant que de simple maçonnerie de moilon à mortier de terre, sont ébréchés et la pluie qui les pénètre tombe dans ce corps de garde, pour quoi empêcher il est nécessaire de les couvrir d'un bahut de pierre de taille, refaire la fermeture de la porte, la garnir de ses serrures nécessaires, y faire un tolas à la place de celui [rompu?] emporté ou brulé, n'y restant que quelques morceaux de son assemblage.

Dans l'anse au-dessous de ce garde est un petit havre nommé Kéraliès ou Corbin dans lequel mouillent des frégates et autres [?] bâtiments, le corps de garde cy dessous est mal placé et éloigné du mouillage, ne saurait empêcher les capres [?] ou corsaires ennemis d'aborder les barques et gabarres qui y mouillent. En conséquence, au lieu d'y faire les réparations indiquées ci-dessus, il serait plus efficace d'y faire un neuf voûté et de l'établir devant l'Île-Grande, ce serait une dépense de 200 livres. Les réparations de Kéryvon sont estimées à 175 livres. »

Manifestement, on abandonna ce point de défense pour en implanter un nouveau sur l'Île-Grande. Olivier Levasseur, dans sa thèse de doctorat sur *Les usages de la mer dans le Trégor du XVIII^e siècle*²⁰, signale qu'il existe aux archives du Génie, conservées au Service historique de l'Armée de terre à Vincennes, un ensemble exceptionnel de documents relatifs à cette période. Ils datent de 1745. Ils font un état des projets et plans des batteries du littoral trégorrois, réunis en un document synthétique intitulé : *Corps de garde cédés pendant la paix, du consentement des États de 1748, aux fermiers généraux*. L'évêché de Tréguier est alors divisé en trois capitaineries garde-côtes, qui regroupent 20 corps de garde, dont la 9^e capitainerie de Lannion, commandée par le marquis de Gage. Il est fait mention de Pleumeur-Bodou²¹. Enfin, il faut ajouter le rapport établi le 26 mars 1787²², par le commandant de l'Île-Grande, Jaouan, signalant le mauvais état du corps de garde de l'Île-Grande qui demande des réparations. Il confirme l'abandon de celui de Kerivon au profit de celui de l'Île-Grande. Il précise en effet ceci : « Corps de garde de Keryvon en ladite paroisse [Pleumeur-Bodou]. Je n'en fais pas mention que pour servir de note parce qu'on ne s'en sert plus. Il est abandonné depuis plus de trente ans ».

Tout cela permet de situer l'installation du corps de garde de l'Île-Grande entre 1745 et 1748. Ce n'est après tout qu'une estimation mais cela donne une idée pour passer à l'étape suivante, qui consiste maintenant à rechercher la date exacte du naufrage et à vérifier le nombre et les noms des victimes.

20. LEVASSEUR, Olivier, *Les usages de la mer dans le Trégor du XVIII^e siècle*, Thèse de doctorat d'histoire, sous la direction de C. Nières, soutenue à l'université Rennes 2, 2000, 5 vol., 1646 p.

21. Arch. dép. de l'Ille-et-Vilaine, C 470.

22. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, dossier C8. Cote signalée par M. Michel Desbrières.

Les victimes et la date du naufrage

Comme nous l'avons dit, la *gwerz* mentionne le nom des victimes parties en mer chercher du goémon et, aussi, celui de leur bateau la *Mari-Franceza*, [la Marie-Françoise]. Elle cite d'abord le maître de barque, *Iann ar Goïc*, [Jean Le Goïc], puis, *he verc'h Mari*, [sa fille Marie] ainsi que *he vab hennan* [son fils aîné], sans préciser le prénom de ce dernier. Il y a aussi à bord un certain *Evoan [ou Ervoan] Tanguy*, [Yves Tanguy]. Si l'on en croit le manuscrit, ce serait donc quatre personnes qui auraient perdu la vie.

Dans un premier temps, une recherche dans les registres paroissiaux²³ ne donna aucun résultat sur cette famille Le Goïc dont le patronyme est par ailleurs assez peu attesté sur la paroisse de Pleumeur-Bodou. De plus, le nom de l'épouse de Jean Le Goïc, restée à terre, *Mari Garaden*, – ce qui laisse supposer une forme officielle « Marie Caraden » – était absolument introuvable.

Alors, je me rabattais sur le quatrième personnage, *Ervoan Tanguy*, [Yves Tanguy] et là, dans le dépouillement²⁴ des registres paroissiaux disponible à la mairie de Pleumeur-Bodou, je remarquais le décès, le 4 février 1750, d'un Yves Tanguy âgé d'environ 42 ans. Comme on le sait, dans cette partie du Trégor, la coupe du goémon, *ar berz*, commençait après la Chandeleur, cela me mettait donc la puce [de mer] à l'oreille²⁵.

Comme la mairie de Pleumeur-Bodou avait un double des registres paroissiaux, je pus rapidement avoir un accès direct à l'acte. Et, magnifique! je lus ceci :

« Yves Tanguy âgé d'environ cinquante deux ans, époux de Marie Saliou et Marie Saliou âgée d'environ quarante deux ans épouse d'Yves Tanguy moururent en mer le quatrième de février mil sept cent cinquante et leurs corps furent inhumés dans l'église paroissiale de Pleumeur-Bodou après l'ordonnance du siège de l'admirauté de Morlaix en datte du vendredi sixième du présent février.

Signé Michel greffier et leurs corps furent inhumés dans l'église paroissiale dudit Pleumeur le huitième dudit février²⁶.

En présence de Marguerite Saliou et d'Yves Leparour [?]. »

23. Je remercie particulièrement mon ami Jean-Yves Marjou qu'aucune recherche ne décourage, aussi rude soit-elle.

24. Dépouillement effectué par Gilles Chevalier.

25. À partir de l'ordonnance de Colbert en 1681, la récolte du goémon fut très réglementée. Réservée un temps aux populations des communes littorales, les dates imposées par les paroisses devaient être respectées. C'est la raison pour laquelle les facétieux du Trégor disaient d'une femme qui avait fêté Pâques avant les Rameaux : *Aet eo d'an aod arak ar chandelour* (Elle est allée sur la côte [au goémon] avant la Chandeleur) [dicton recueilli à Locquémeau auprès de Jules Gros]. « Le 30 mai 1731, une déclaration royale, tout en reprenant les principes généraux de l'ordonnance de 1681, a pour but d'organiser la coupe des goémons de façon à protéger le frai des poissons. Désormais, la coupe se fera dans un laps de temps de trente jours, compris entre le 15 janvier et le 15 avril de chaque année » (ARZEL, Pierre, *Les goémoniers*, Saint-Herblain, Le Chasse-Marée, 1987, p. 34).

26. Les noyés étaient inhumés dans les paroisses où leurs corps étaient retrouvés, ce qui parfois donnait lieu à des controverses.

Acte de décès de Yves Tanguy et de sa femme Marie Saliou
(Sources : Registres paroissiaux de Pleumeur-Bodou)

Voici donc du nouveau, car on apprend à la fois la mort de Yves Tanguy mais aussi celle de son épouse, Marie Saliou, dont la *gwerz* ne parle pas.

Mieux encore, dans le même registre, on lit cet autre acte de sépulture :

« Jan Le Cozic, âgé d'environ quarante cinq ans²⁷ et Marie Le Cozic sa fille âgée d'environ quinze ans moururent en mer le quatrième de février mil

27. Il était né le 8 septembre 1704 à Trébeurden.

sept cent cinquante et leurs corps furent inhumés dans l'église paroissiale de Pleumeur-Bodou²⁸ après l'ordonnance du siège de l'amirauté à Morlaix en datte du vendredi sixième du présent février. Signé Michel greffier et furent inhumés le huitième dudit mois en présence de Marguerite Carré sa veuve. »

Acte d'inhumation de Jean Le Cozic et Marie Le Cozic

(Source : Registres paroissiaux de Pleumeur-Bodou)

Il s'agit manifestement du même naufrage mais avec de nouvelles et précieuses informations. On constate d'abord que, selon la transcription de Luzel, le *Iann ar Goïc* de la *gwerz* est en fait Jan Le Cozic dans l'acte de décès²⁹. On est ainsi passé de Cozic à Goïc dans la chanson. Comme cela arrivait souvent à l'époque, les noms de famille avaient changé d'orthographe au cours du temps, au gré d'un prêtre ou d'une autre personne qui

28. On notera qu'en 1750, l'inhumation des défunts à Pleumeur-Bodou se faisait toujours à l'intérieur de l'église paroissiale en dépit de l'arrêt donné le 16 août 1719 par le parlement de Bretagne interdisant les sépultures dans les églises rennaises et celles de la province. LEMAITRE, Alain J., « Espace sacré et territoire vital au XVIII^e siècle : la régulation des lieux d'inhumation en Bretagne », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 90, année 1983, n° 2, p. 250.

29. TORCHET, Hervé, *Réformation des Fouages de 1426. Diocèse ou évêché de Tréguier*, Paris, La Pérenne, 2001. Il cite en Pleumeur-Bodou : un Nicholas Cozic dans la frairie de Ker Guzyou ; Hamon Cazic et Jehan son fils dans la frairie de Lesoranhez ; Yvon Cazic dans la frairie de Ker Alsy.

tentait de reproduire par écrit la souplesse de l'anthroponymie populaire bretonne. On serait passé ainsi de *Kozig* à *Kohig* puis à *Koïg*; et la mutation adoucissante [qui n'est pas une marque de féminin] après le prénom Yann donnerait en effet *Yann Goïg* pour Jean Cozic...

De plus, on voit aussi comment la *Mari Garaden* de la *gwerz* était en fait une Marguerite Carré³⁰; ce nom aurait plutôt été transformé par les diverses transmissions d'un chanteur à un autre. Toutefois, on note qu'il n'est pas question du fils aîné, *ar mab henan*, dont on parle dans la *gwerz*.

Mais, autre indication de poids, on remarque « l'ordonnance [*sic*] du siège de l'amirauté à Morlaix en datte du vendredi sixième du présent février ». Alors, on pouvait espérer mettre la main sur quelques traces écrites officielles de ce côté-là, et il fallait désormais suivre cette piste à Brest aux Archives départementales du Finistère. En effet, la chance était au rendez-vous, et nous avons retrouvé le document en question qui, non seulement nous en dit encore plus long sur notre affaire, mais précise encore les choses et les corrige, à une petite erreur près quand même :

« Déclaration et permis d'inhumer au sujet de 6 personnes noyées sur la cote de Pleumeur-Baudou. Du six février 1750 après midi :

Sont comparus Yves Carrec, laboureur, âgé d'environ 37 ans, demeurant au village de Kervengant Kerouzien, paroisse de Pleumeur-Bodou et Yves Le Goic, âgé de 18 ans, tailleur d'habits, dem[euran]t aud[it] village, même paroisse, lesquels après serment par eux fait, la main levée de dire vérité ont déclaré et fait rapport que le mercredi 4 de ce mois de février Jean Le Goic et Marie Le Goic, sa fille, François Thomas, fils de défunt autre François Thomas et de Marg[uerit]te Carrec, icelle à présent fe[mme] dud[it] Jean Le Goic, Yves Tanguy et Margueritte Saliou sa fe[mme], tous dud[it] village et frairie de Kervégant Kerouzien en lad[ite] p[a]sse de Pleumeur-Bodou, se seront embarqués à la Grève de Keraliès sur le bateau nommé la Marie-Françoise dud[it], appartenant aud[it] Jean Le Goic pour aller à l'Isle Morvil, à un quart de lieue dud[it] Keraliès pour y faire du Goesmon. Ce qu'aïant fait et revenant avec leur cargaison, comme ils voulaient doubler la pointe de Runduf, ils furent violemment bâtus d'un coup de vent de Sud et le bateau avec sa cargaison, enfonça dans l'eau ainsi que les susnommés qui y périrent sans qu'on pût leur donner aucun secours.

Que le lendemain 5 au lieu du naufrage, leurs cadavres furent trouvés et mis à sec au plus haut de la Grève, à l'exception de celui dud[it] François Thomas, fils, qu'on n'a point encore découvert, malgré toutes les recherches qu'on a pu faire.

Sur quoi, led[it] Yves Carrec, Neveu de lad[ite] Marg[uerit]te Carrec et dud[it] Yves Le Goic, voisin et bienveillant desd[its] défunts seraient partis à la recommandation et avec une lettre dud[it] jour 5 de ce mois du S. Follet, R[ecteu]r de lad[ite] Paroisse de Pleumeur-Bodou adressée au S. Thébault, greffier d'Amirauté à Trébeurden et d'une autre lettre de ce jour dud[it] S. Thébault adressée au Proc[ureu]r du Roy de ce siège afin de requérir la permission de faire la levée des cadavres trouvés et de celui dud[it] François Thomas lorsqu'il sera trouvé et les inhumer en terre bénite

30. Jean Le Cozic [1704-1750] épousa le 21 novembre 1729 à Pleumeur-Bodou, Marguerite Carré [1698-1753] [registres paroissiaux].

à la manière accoutumée étant de notoriété que la mort n'est arrivée que par cas fortuit.

Tel est leur rapport dont lecture leur [fut ?] faite, ils l'ont affirmé véritable. déclaré y persister et ont dit ne savoir signer de ce interpellés suivant l'ordonnance.

Vû la déclaration cy-dessus et les lettres y mentionnées, Nous lieutenant général de l'Amirauté de Morlaix, ouï et le consentant l'avocat et procureur du Roy, avons permis et permettons aud[it] S. Recteur de la paroisse de Pleumeur-Bodou ou autres prêtres tant de lad[ite] paroisse que de celle où le corps dud[it] François sera trouvé, d'inhumer en terre Bénite les corps desdits Jean Le Goic, Marie Le Goic, sa fille, Jean Tanguy et Marg[ueri]te Saliou, sa femme et dudit françois Thomas fils, vû que la mort d'iceux est notoire dont acte.

Fait en l'Amirauté de Morlaix lesd[its] jours et an que devant³¹. »

Tradition orale et archives

Quels sont donc les nouveaux éléments qui ressortent de ce rapport ? Pour rester sur le cas des victimes, on découvre que le fils aîné, évoqué mais non nommé par la *gwerz*, était bien à bord du bateau naufragé mais qu'il s'agissait en fait d'un enfant issu d'un premier mariage de Marie Carré, François Thomas, avec « autre François Thomas³² ». Alors, nouvelle recherche dans les registres paroissiaux, pour découvrir en effet que son corps ne fut rendu par la mer que le 22 mars 1750, soit un mois après le naufrage.

On a par ailleurs la confirmation du décès de Marguerite Saliou, épouse Tanguy, dont il n'était pas question dans la *gwerz*, même si allusion était faite aux sept orphelins que le drame laissait dans cette famille. Mais, d'un autre côté, on notera aussi l'erreur du rapport de l'Amirauté qui annonce en titre six victimes alors qu'il n'y en eut que cinq.

On voit donc tout l'intérêt de croiser les informations entre la tradition orale et les archives officielles ; on constate à la fois combien elles se complètent et aussi permettent de corriger des imprécisions ou des changements résultant des passages de mémoire en mémoire sur une plus ou moins longue période de temps. Rappelons que la collecte de la chanson eut lieu 135 ans après le drame !

En dehors des noms de personne, et grâce au rapport de l'Amirauté, on obtient encore la confirmation des noms des hameaux où vivaient les victimes, Kervegan et Kerouzien [Kerneveziou, Kerviziou], ainsi que le nom du bateau [la *Marie-Françoise*], et celui de son propriétaire [Jean Le Cozic].

31. Arch. dép. du Finistère, B 4194.

32. Arch. dép. des Côtes-d'Armor. Registres paroissiaux. Elle s'est mariée le 11 novembre 1715 à Pleumeur-Bodou, avec François Thomas. François, né le 23 août 1727 à Pleumeur-Bodou et décédé le 4 février 1750 à Pleumeur-Bodou, a été inhumé le 22 mars 1750 à Pleumeur-Bodou [à l'âge de 22 ans].

Acte de décès de François Thomas
(Source : Registres paroissiaux de Pleumeur-Bodou)

Ce n'est pas tout. Sur le déroulement de l'événement, le rapport, toujours, donne une nouvelle indication, à savoir le point d'embarquement des goémoniers dans la grève de Keraliès pour se rendre à l'Île Morvil à un quart de lieue de là pour effectuer leur coupe. Mais à quel endroit sur cette île ? La *guerz* indique comme lieu d'échouage, *ar badell* que Luzel traduit, par « le banc³³ ». À notre connaissance, cela signifie plutôt « plateau rocheux³⁴ ». À l'aide des documents dont nous disposons, on peut penser qu'ils avaient effectué leur coupe à la pointe nord de l'île Morvil, côté est ou ouest. Une fois le chargement effectué et le bateau à flot³⁵, ils allaient remonter vers le nord pour redescendre par le sud-ouest et emprunter *ar passach*, la passe, le chenal balisé entre Morvil et le Château, *Kastell enez ar Vran*, c'est-à-dire la route habituelle pour se rendre dans le havre de Keraliès. C'est au cours de cette manœuvre que le drame allait se produire dans une mer fort agitée comme on l'avait appris dès les premières phrases

33. Le terme [banc] est mis entre parenthèses dans le manuscrit.

34. Alain Le Berre atteste l'existence de ce toponyme dans le secteur : *Padell ar C'hej*, situé aux Sept-Îles entre l'île aux Moines et l'île de Bono ; *Padell Ker-Yann* à Louannec, près du couvent ; *Padell ar C'heo* et *Padell ar Moudennou* dans la baie de Trestel. Mais nous n'avons pu jusqu'à présent localiser de *padell* dans le secteur de Morvil.

35. Ce jour-là, le mercredi 4 février 1750, la basse mer [55] était à 10h26 et la haute mer [63] à 16h29 [SHOM].

Le rapport de l'Amirauté est on ne peut plus précis à ce sujet : « Comme ils voulaient doubler la pointe de Runduf, ils furent violemment bâtus [*sic*] d'un coup de vent de Sud et le bateau avec sa cargaison, enfonça dans l'eau ainsi que les susnommés qui y périrent sans qu'on pût leur donner aucun secours. » En effet, sur une carte ancienne du XVIII^e siècle³⁶, nous avons remarqué le Rhun Düe [Roche noire], un îlot au nord de Morvil. Pour la gwerz, le bateau aurait sombré dans ce même secteur un peu plus vers le sud à la pointe du Château, Penn ar C'hastell. Et cette scène est confirmée par le témoin du sinistre, monté sur le corps de garde de l'Île-Grande :

36. [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530149812?rk=21459;2>].

Le rôle du compositeur

Dans l'état où elle fut collectée par Luzel³⁷, la *gwerz* de son côté nous fournit d'autres détails et montre l'importance d'une telle composition et de son auteur³⁸. Celui-ci nous fait vivre la journée du drame de manière chronologique, au plus près des naufragés, depuis la décision de partir en mer jusqu'au naufrage et aux réactions de la population à terre.

Il donne vie à la narration en faisant parler les personnes concernées. C'est d'abord vrai avec d'un côté les hésitations des uns d'aller au goémon car la mer est mauvaise, et, de l'autre, la détermination d'un Jean Le Goïc, père et maître de barque autoritaire, de n'y point renoncer. Cela d'autant plus qu'il s'agit sans doute d'une des premières sorties, sinon la première, de sa nouvelle embarcation, *ar vag nevez*. L'inquiétude est particulièrement forte chez la jeune Marie Le Goïc qui a ce pressentiment qu'elle ne reverra plus sa mère, sinon au paradis, et qui le lui dit. On apprend aussi que trois autres bateaux partent avec eux chercher du goémon, dont celui d'un certain Goazmat³⁹.

Ils jettent l'ancre sur Morvil, au lieu nommé *Ar badell* dont on a parlé ci-dessus. On assiste au chargement, puis au casse-croûte avant de repartir. Mais le bateau est trop chargé, il faut se débarrasser d'une partie de la cargaison. Au cours de l'opération, Jean Le Goïc lâche la barre du gouvernail pour les aider. Alors, ils sont balayés par un fort coup de vent et sont engloutis par les flots. Les autres bateaux goémoniers qui les accompagnent assistent impuissants à la scène et rapportent ces détails qui vont figurer dans la *gwerz*.

Comme on l'a vu, l'auteur a aussi reçu le douloureux témoignage d'un personnage qui suit le drame à partir du corps de garde de l'Île-Grande, *etal ar batteri nevez* [près de la batterie neuve] et qui voit le bateau sombrer près de la pointe du château. Il est vraisemblable que ce soit Briec ou Yves Thomas⁴⁰, enfants jumeaux d'un premier mariage de Marguerite Carré, nés à Pleumeur-Bodou le 29 octobre 1721 et frères de François à qui l'un ou l'autre s'adresse en le voyant se noyer : *Aotrou Doue ma breur Francès/Ni zo bet seiz bugel asablès/na eus manet nemet-on-me* [Seigneur

37. Sur l'évolution des chants portés par une longue tradition orale, voir : GIRAUDON, Daniel, « *Gwerz Sant Juluan*. De la feuille volante à la tradition orale, Jean-Marie de Penguern, collecteur et collectionneur breton [1807-1856] », *Actes du colloque de Lannion*, 31 mars 2007, *Kreiz*, CRBC-UBO, 2008, p. 138-167.

38. On fera abstraction d'une erreur de la chanteuse dans les tout premiers couplets sur l'identité des personnes qui prennent la parole. Jean Le Goïc s'adresse d'abord à Yves Tanguy qui lui répond, puis c'est toujours Jean et non pas Yves qui s'adresse à sa fille qui lui répond aussi.

39. Ce pourrait être François Allain dit Goasmat, né le 27 décembre 1710 à Pleumeur-Bodou et décédé le 12 janvier 1778 à Pleumeur-Bodou. Marié le 9 novembre 1739 à Pleumeur-Bodou avec Françoise Callec.

40. Briac Thomas décédé à l'hospice Sainte-Anne, rue de Keranpont, Loguivy-lès-Lannion, le 2 frimaire an 8 de la République.

Dieu, mon frère François,/nous avons été sept enfants ensemble/Il n'est resté que moi]⁴¹.

Plus encore, le compositeur partage avec ses auditeurs un autre moment de grande intensité dramatique quand Marguerite Carré s'évanouit sur le sol de sa maison en apprenant en même temps la mort de son mari, de son fils aîné et de sa fille. En revenant à elle, elle ne trouve pour la consoler qu'un de ses autres enfants, également nommé Brieuc, le plus jeune fils, âgé d'environ douze ans⁴². Les paroles de ce dernier qui se propose d'aller mendier leur pain sont encore plus poignantes.

Alors, le compositeur, toujours, intervient plus directement pour apporter, lui aussi, du réconfort à cette pauvre femme en s'adressant à elle. Il l'exhorte à prier pour ceux qu'elle vient de perdre. Il déplore aussi le cas de la famille Tanguy qui laisse sept orphelins chez elle⁴³. Il souligne aussi la solidarité des villages en saluant le courage d'Ervoan Guillou qui va chercher les victimes avec sa charrette et les ramène chez eux. Enfin, il exprime sa charité chrétienne en suppliant à nouveau ceux qui entendent la *gwerz* de prier pour ces malheureux.

En ce milieu de XVIII^e siècle, on voit combien le chanteur-compositeur participe, de cette manière, à la vie des familles dans la peine. On voit aussi comment il perpétue ainsi le souvenir d'un drame. Enfin, il se fait auxiliaire du prêtre en prolongeant dans l'espace public l'enseignement de la chaire.

Alors, étant donné le fait que la chanteuse Marguerite Scignac, qui chanta cette *gwerz* chez Renan en 1885, était de Louannec, on pourra dire que cette complainte avait un peu circulé dans l'espace mais assez bien dans le temps [1750-1885] quand on pense qu'elle fut transmise de bouche à oreille. Cependant, était-elle chantée ailleurs et notamment à Pleumeur-Bodou et jusqu'à quand le fut-elle ? En l'absence d'autres collectes il n'est pas facile de le dire.

Peut-être est-il possible d'apporter un élément de réponse dans le fait que le 17 février 1844, c'est-à-dire une quarantaine d'années avant la transcription de Luzel, une autre tragédie de la sorte s'était produite sur les côtes de Pleumeur-Bodou, entraînant la mort de quinze goémoniers. Elle fut l'objet de deux compositions, dont une par le célèbre chansonnier populaire du Trégor Ian ar Gwenn⁴⁴, et elles furent éditées sur feuilles volantes⁴⁵,

41. Ce n'est pas le cas puisque à cette date les jumeaux sont vivants. Serait-ce un cliché repris d'une autre *gwerz* ?

42. La *gwerz* dit : « environ 12 ans ». En fait, il a 10 ans. Il est né à Pleumeur-Bodou le 17 octobre 1740 et décédé le 6 février 1809. [registres paroissiaux]

43. Notre ami Jean-Yves Marjou n'en a retrouvé que six.

44. GIRAUDON, Daniel, « Un chanteur-chansonnier du Trégor : Yann ar Gwenn [1774-1849] », *Ar Men*, n° 10, juillet 1987, p. 22-35.

45. OLLIVIER, Joseph, *Catalogue bibliographique de la chanson populaire bretonne*, n° 957, *Recit composet a nevez var sujet eur malheur arruet en not Pleumeur-Bodou*, Ian ar Guen, chansonnier breton, 1844, E Montroulez eus a imprimeri Ledan ; n° 958 *Recit Composet a nevez var sujet eur Malheur erruet en parouz Pleumeur-Bodou, e miz c'hoevrer 1844*. Lanhuon, intanvez Ar Goffic, mouler-levrer. L'époque où parut cette édition [entre 1865

à la fois à Morlaix [Lédan] et à Lannion [Le Goffic]. Plus ou moins figées par l'imprimerie, elles étaient d'un style⁴⁶ différent des pièces de tradition orale et elles annonçaient déjà le journal. Après avoir coexisté pendant un certain temps avec la tradition orale, la chanson d'événements publiée sur papier en langue bretonne allait progressivement l'emporter pour être, à son tour, détrônée à la fois par la presse et par la chanson française venue de Paris⁴⁷.

**Annexe – Bibliothèque municipale de Rennes, fonds Luzel,
ms 1031, p. 102-106.**

Ar vag beuzet

*Mar plich ganeoc'h selaouet,
Eur werz zo nevez savet [bis]
Na d'eur vag nevez ez e grêt,
A Gervegan a Gervenezio,
Mari-Francesa he hano.
Iann ar Goïc 'zo mestr en-hi,
He vab henan, he verc'h Mari
Hag ar paour keaz Evoan Tangui.
Iann ar Goïc a lavare
D'Evoan Tangui eun deiz a oe :
- Eomp d'ar mor, da glask bizin.
- Krenv e ar mor, rust ar mare
Gwell' d'imp, Evoan, chom er gêr.
Evoan Tangui a lavare
D'he verc'h Mari, eun deiz a oe :
- Eomp d'ar mor, d'ober bizinn.
- Krenv e ar mor, rust ar mare
Gwell' e d'imp, ma zad, chom er gêr.
- N'chomit ket aze da discouri,
Deut-hu d'ann aod da embarqui [bis]
Digass ganeoc'h boued evit tri.
Mari ar Goïc, evit zenntan,
Hec'h a d'ann aod, en eur ouelan :
- Diouzoc'h, ma mamm, e kimiadan,
Birviken kenme me n'ho kwelan,
Ken vô er baradroz pe war-dro,
Gant gracz Doue, ni em welo.
Ter bag all ha hi zo embarquet,
Bag ar Goazmad ar bedervet.*

*N'ag er badel [banc] p'int arruët,
Ho heur, er-maës ho deus tolet [bis]
Da droc'ha bizinn int commanset ;*

Le bateau englouti par les flots

Je vous prie d'écouter s'il vous plaît
Une complainte nouvellement composée [bis]
Au sujet d'un nouveau bateau
De Kervegan et Kerneveziou
Qui s'appelle la Marie-Françoise.
Jean Le Goïc en est le capitaine
Avec à bord, son fils aîné, sa fille Marie
Et le pauvre Yves Tanguy
Jean Le Goïc disait
Un jour à Yves Tanguy
- Allons en mer chercher du goémon
- Les vagues sont fortes, la mer est mauvaise
Il vaut mieux Yves [JEAN] que nous restions
à la maison.
Yves Tanguy [Jean Le Goïc] disait
Un jour à sa fille Marie
- Allons en mer faire du goémon
- Les vagues sont fortes, la mer est mauvaise
Il vaut mieux, mon père, rester à la maison.
- Ne restez pas là à bavarder
Venez sur la côte pour embarquer [bis]
Apportez avec vous à manger pour trois.
Marie Le Goïc obéissante
Se rend sur la côte en pleurant :
- Je vous dis adieu ma mère
Je ne vous verrai plus jamais
Jusqu'à ce que nous soyons au paradis
ou alentour
Dieu nous fera la grâce de nous revoir.
Trois autres bateaux ont pris la mer
Celui de Goazmat le quatrième.

Quand ils sont arrivés sur le plateau rocheux
Ils ont jeté l'ancre[bis]

et 1873] semble indiquer que M^{me} Le Goffic a fait réimprimer une édition parue sous le nom de son mari, à l'époque où eut lieu l'événement.

46. Voir GIRAUDON, Daniel, *Chansons populaires de Basse-Bretagne sur feuilles volantes*, Skol Vreizh, n° 2-3, Morlaix, 1985.

47. Pour un plus ample développement à ce sujet, voir : NASSIET, Michel, « La littérature bretonne et l'histoire », dans *La Bretagne et la littérature orale en Europe*, Mellac, Brest, 1999, p. 201-228 ; GIRAUDON, Daniel, « Penanger et de la Lande, gwerz tragique au XVII^e siècle... », art. cit.

Da droc'ha bizinn, da boania,
Da c'hortoz ho bag da flotta.
Brema p'ho deus ho bag carguet,
Peb a damm bara ho deus debret,
Evit cahoud nerz ha courach
Da dont d'ar gêr gant ar passach.
Iann ar Goïc 'n eus lavaret :
- Hor bag nevez 'zo re garget [bis]
Tol' bizinn er mor a vò rêd.
N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Da deuler bizinn int commanset,
Da deuler bizinn gant ann dour,
Iann ar Goïc euz ho zikour.
Gwasa pezh ho deveus bet grêt
Ar varrenn en stur deus abandonnet,
En instant ez int perisset!
Kriz ar galon 'neb na oelje,
E-tal ar batteri nevez,
O welet anezhe ho zri
En penn ar C'hastel o veuzi.
- Aotro Doue, ma breur Fransès,
Ni zo bet seiz bugel assemblès,
Na eus manet nemet-on-me;
Bennoz Doue war hoc'h ine!
Na e hounnont, Mari ar Garaden,
E deüs er bloaz-ma gwall blanedenn,
Coll he mab henan, he merc'h Mari.
Hag he fried, ez oa gant-hi.
Mari Garaden, p'a-deus clevet
Ez e ar malheur erruët,
A zo couezet war leur ann ti,
Ha den na oa d'hi c'honzoli,
Nemet eur paotric hi devoa,
War-dro ann noad a daouzec vloaz.
- Tavit, ma mam, em gonzolet
Me glasko bara, mar be red.
- Gwir a lâres, mabic bihan,
Te gomz gant calz a reveranz
Consol da vamm en he anvoui,
Na ri birviken eur gwall finn.
- Tavit, em gonzolit intanvez,
Pedit evit-he ar Werc'hès,
Ann Itron Varia, a delivranz
Warlerc'h malheur, c'hui ho pô chanz,
Na e ar paour keaz Ervoan Tanguy
Manet seiz minor en he di.
Zo manet seiz a Vinoro,
'N aotro Doue d'ho c'honsolo.
Na e Ervoan Guillou a Samson
Hema 'zo bet den a galon,
Hen euz ho douget ho fevar
Ha carget 'nezho en he gar.
Ouzpenn c'hoaz a supplan
Kement a glevo ar werz-man
Da lâret pater hag ave
Pe de profundis evit-he.

Ils ont commencé à couper du goémon
À couper du goémon, en se donnant du mal
En attendant que le bateau flotte à nouveau.
Une fois leur bateau chargé
Ils ont mangé chacun un morceau de pain
Pour se donner des forces et du cœur
Pour rentrer au port par le passage.
Jean Le Goïc a dit
- Notre nouveau bateau est trop chargé [bis]
Il va falloir jeter du goémon à la mer.
Il n'avait pas dit son mot,
Ils se sont mis à jeter du goémon,
De jeter du goémon dans l'eau,
Jean Le Goïc les a aidés.
Le pire qu'ils aient fait
C'est de lâcher la barre du gouvernail
En un rien de temps ils ont péri!
Cruel serait le cœur de celui qui ne pleurerait,
Près de la batterie neuve,
En les voyant tous les trois
Se noyer à la pointe du Château.
- Seigneur Dieu, mon frère François,
Nous avons été sept enfants ensemble,
Il n'est resté que moi;
Que la bénédiction de Dieu soit sur votre âme!
Et celle-là, là-bas, Marie Carré,
A eu un triste destin cette année,
Elle a perdu son fils aîné, et sa fille Marie.
Et son mari qui était avec elle.
Marie Carré, quand elle a appris
Que ce drame s'était produit,
Elle est tombée sur le sol de la maison,
Et personne pour la consoler,
Si ce n'est son petit garçon,
Âgé d'environ douze ans.
- Cessez de pleurer ma mère, consolez-vous
J'irai mendier notre pain s'il le faut.
- Tu dis vrai, mon cher petit fils
Tu parles avec beaucoup de révérence
Et tu consoles ta mère dans la peine
Tu n'auras jamais une triste fin.
- Cessez de pleurer, consolez-vous chère veuve,
Priez pour eux la Vierge,
Notre-Dame de Délivrance
Après le malheur, vous viendra la chance.
Et chez le pauvre malheureux Yves Tanguy
Il reste sept orphelins chez lui
Il est resté sept orphelins
Que le seigneur Dieu les console.
Et c'est Yves Guillou de Samson
Cet homme au grand cœur
Qui les a portés tous les quatre
Et les a mis dans sa charrette.
Et je supplie encore
Tous ceux qui entendront cette plainte
De dire un Notre Père et un Je vous salue Marie
Ou un *De profundis* pour eux.

RÉSUMÉ

Dans le sillage de la querelle du Barzaz-Breiz, on a pu mettre en doute l'authenticité de nos chants populaires, notamment ceux à caractère historique les *gwerzioù* comme on les nomme. Longtemps transmises de bouche à oreille, parfois même sur plusieurs siècles, certaines d'entre elles ont ainsi eu la bonne fortune de faire carrière dans la tradition orale ce qui n'a pas évidemment été sans incidence sur leur forme et leur contenu, même s'il y a de quoi s'étonner de la fidélité des mémoires populaires dans le passé. Leur originalité a été, entre autres, de préserver la richesse des noms de lieux et de personnes dont elles racontent l'histoire. C'est ce qui permet parfois, en croisant leurs paroles avec des pièces d'archives écrites, de retracer le déroulement des faits qu'elles rapportent et d'en apprécier le degré de véracité.

C'est ce que nous avons cherché à faire au sujet d'un naufrage survenu au milieu du XVIII^e siècle sur les côtes du Trégor en ajoutant quelques lignes sur le rôle du compositeur en ces temps où l'oral l'emportait sur l'écrit dans les milieux populaires.

ABSTRACT

In the wake of the Barzaz-Breiz controversy, the authenticity of our popular songs has been questioned, particularly those of an historical character, the gwerzioù as they are called. Transmitted by word of mouth, some of these songs have lived on in oral tradition over several centuries. This oral transmission could lead to alterations of their form as well as of their content, even though it is amazing how accurate people's memories could be in the past. One feature of these songs was the richness of place-names they mention and people's names whose story they tell. That is what enables us sometimes, by cross-referencing their words with items from the written archives, to trace back the development of the events they mention and to gauge their level of veracity.

That is what we have tried to do here with a gwerz telling about a wreck that occurred in the middle of the eighteenth century off the coast of Tregor, adding a few lines on the part played by the composer at a time when orality prevailed over the written word in popular culture.